



Le skateur Jay Adams, à Los Angeles en 1978.
PHOTO GLEN E. FRIEDMAN

Glen E. Friedman : «J'ai photographié mes amis, ma génération, mon époque»

De passage à Paris où il présentait son premier documentaire, le photographe new-yorkais, qui a accompagné au long cours les légendes du skate, du punk et du hip-hop, retrace pour «Libération» trente ans de contre-culture hédoniste et enflammée.

Recueilli par
LELO JIMMY BATISTA

Beastie Boys, Black Flag, Run-DMC, Minor Threat, LL Cool J, Public Enemy, Jay Adams, Bad Brains, Fugazi : pensez à n'importe lequel de ces noms, la première image qui vous viendra en tête sera forcément une photo de Glen E. Friedman. Référence depuis plus de quatre décennies, le photographe new-yorkais a assisté au milieu des années 70 à trois explosions majeures : celles du skateboard, du punk rock et du hip-hop. Et en a tiré quelques-unes des images les plus vibrantes et iconiques. Avec deux atouts majeurs : celui d'avoir été, toujours, un proche des groupes qu'il immortalisait et de ne jamais avoir cherché à documenter quoi que ce soit. «J'essayais juste de faire des photos intéressantes avec ce que je voyais autour de moi, explique-t-il. Mon but n'était pas de "capturer" la réalité. Plutôt de la cadrer.» Ses photos, aujourd'hui présentes dans les collections permanentes du Met, à New York, ou du Smithsonian, à Washington, et publiées dans des ouvrages comme l'historique *Fuck You Heroes*, paru en 1994, forment une des histoires les plus riches et intenses de la contre-culture américaine, sur une période qui s'étend du milieu des

IMAGES!



pareil, mais parce que je n'étais pas attentif aux cours. Ça m'a permis d'acquiescer les bases. Par la suite, j'ai étudié les cadrages et les compositions dans le *National Geographic*, *Sports Illustrated*... Pour moi, ces magazines étaient à la photographie ce que la Renaissance a été à la peinture. La qualité des photos, de l'impression ! Quand elle fait son job, la presse peut proposer de l'art pour trois fois rien. Je me suis nourri de tout ça. Et six mois après, j'avais ma première photo publiée dans un magazine. J'avais 14 ans. **On est alors en 1976, le moment où les premiers disques punk sortent. Vous avez assisté à l'émergence du phénomène.**

Quand j'ai commencé à skater, on écoutait Led Zeppelin, Jimi Hendrix, les Beatles, Ted Nugent... Nugent, c'est devenu un type horrible, mais à l'époque il faisait la musique la plus frontale, la plus agressive qui soit, on était fou de ses disques. Et puis le punk est arrivé. Mais ça s'est fait de manière très progressive, très banale. Je n'ai pas découvert les Ramones à New York en 1976, dans un loft d'artistes junkies. C'était tout bêtement chez un disquaire, en 1978. Après eux, il y a eu Devo, les B-52s et, de là, on a découvert les Anglais, Sex Pistols, Damned, Buzzcocks... Tout ça nous parlait très directement, très intimement, surtout les groupes américains. A Los Angeles, il y avait une scène très développée, avec un vrai public. A New York, c'était plus éclaté, on se retrouvait souvent pour voir un groupe dans un sous-sol miteux avec 20, 30 personnes. Mais

dans un cas comme dans l'autre, c'était une culture largement ignorée. La presse mainstream n'en parlait pas, ou alors pour aborder le phénomène de violence aux concerts. Ce qui était totalement ridicule : il y avait de la violence dans toutes les scènes musicales. Mais le punk offrait quelque chose de plus folklorique, avec des gens aux looks étranges, des charges de police...

Le fait que vous soyez présent à la fois à Los Angeles et à New York vous a très vite mis dans une position privilégiée.

J'ai grandi sur la côte Est, puis mes parents ont divorcé quand j'avais 9 ans. J'ai alors déménagé à Los Angeles avec ma mère et je revenais voir mon père à New York pendant les vacances scolaires. J'étais ce qu'on appelle un «bi-coastal kid», ce qui m'a permis de suivre les deux scènes sans jamais prendre parti pour l'une ou l'autre. De rester un outsider, à la fois intégré dans le mouvement et sur la touche. C'est sans doute pour ça que j'ai toujours été attiré par les marges, les gens qui vont dans le sens contraire.

Vous-même, à l'époque, étiez très différent des autres photographes punk. Vous photographiez uniquement les gens que vous fréquentez ou que vous alliez voir en concert. Vous n'avez jamais voulu documenter la scène dans son ensemble.

D'autres gens l'ont fait. Mais regardez leurs photos : au final, elles n'ont rien de spécial, elles ne disent pas grand-chose. C'est juste de la documentation. Mes photos étaient motivées par la passion. Et une façon de

faire assez particulière. Avant de faire ma première photo de concert, j'ai passé cinq ans à photographier des skateurs. Ça m'a appris à déclencher mon appareil pile à la milliseconde où il se passe le truc intéressant. La figure, le mouvement, le moment qui allait résumer toute la journée. Et quand le punk est arrivé, j'ai mis ce réflexe au service des groupes. Le moment le plus intense, le plus fou du concert, j'allais l'avoir. J'avais le réflexe. Les gens sont souvent étonnés quand ils voient mes planches contact : il y a peu de déchet, quasiment toutes mes photos ont été utilisées et publiées.

Certaines ont aussi profondément marqué leur temps. Même un cliché en apparence anodin comme celui de la pochette de l'album *Cheek Your Head* des Beastie Boys où l'on voit les membres du groupe assis sur un bord de trottoir, semblait dire : «Il est en train de se passer quelque chose et ça se passe, là, maintenant.»

Les Beastie Boys m'avaient donné une cassette de l'album et j'étais complètement fou de ce disque. Ils avaient déjà une pochette mais Adam Yauch [un des trois membres du groupe, aujourd'hui décédé, ndr] voulait qu'on fasse quelque chose ensemble pour le dos ou le livret. Il voulait une photo comme celle que j'avais faite pour Minor Threat en 1985, celle où on les voit assis sur le perron de la Dischord House à Arlington. On s'est retrouvés chez Capitol Records, à Los Angeles, et on a zoné en voiture à la recherche d'endroits où shooter, ça a duré toute la journée, de 10 heures du matin à la tombée de la nuit. On a shooté dans la rue, sur la plage... Je leur avais juste demandé de prendre leurs étuis de guitare avec eux parce que *Cheek Your Head* est un disque live et que j'avais connu les Beastie Boys quand ils n'étaient encore qu'un groupe de hardcore qui se trimballait avec ses guitares dans Manhattan. Je voulais retrouver cet esprit-là. A un moment, j'ai fait ces trois photos d'eux assis sur le trottoir et j'ai tout de suite su que ce serait une de celles-là qui serait utilisée. En les voyant, le groupe a immédiatement demandé à changer la pochette.

Il y a dans votre travail une complexité évidente entre vous et les gens que vous photographiez. C'étaient généralement les groupes eux-mêmes qui demandaient à travailler avec moi. Il y avait toujours un rapport si ce n'est amical, au moins de confiance ou de respect mutuel. Ils savaient que j'aimais leur musique autant qu'eux, qu'on était tous **Suite page 22**

années 70 au début des années 90. Glen E. Friedman était, il y a quelques semaines, de passage en France, au Paris Surf & Skateboard Film Festival pour présenter son premier documentaire, *A Look Back: Dogtown & Z-Boys*, qui réunit, vingt ans après leur apparition dans le film *Dogtown & Z-Boys*, de Stacy Peralta, les figures de légende du skate américain que sont Tony Alva, Paul Constantineau et Peggy Oki. L'occasion de revenir avec le photographe sur son parcours, ses motivations, son évolution et ses nombreux projets à venir.

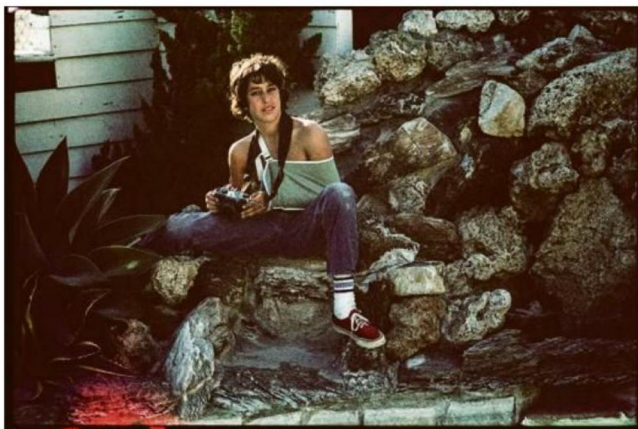
Contrairement à la plupart des photographes qui se sont intéressés au skateboard, vous n'étiez pas extérieur à ce milieu, vous en faisiez partie.

Absolument. A l'époque, on pouvait me croiser plus souvent sans mon appareil qu'avec. J'étais là pour skater. Parfois, je prenais des photos, mais ce n'était pas ma motivation principale. Et puis, je me suis cassé le bras. C'est là que je me suis concentré sur la photo. Petit à petit, c'est devenu mon truc, qui me permettait de proposer quelque chose qui soit à la fois personnel et intéressant.

Vous étiez autodidacte ?

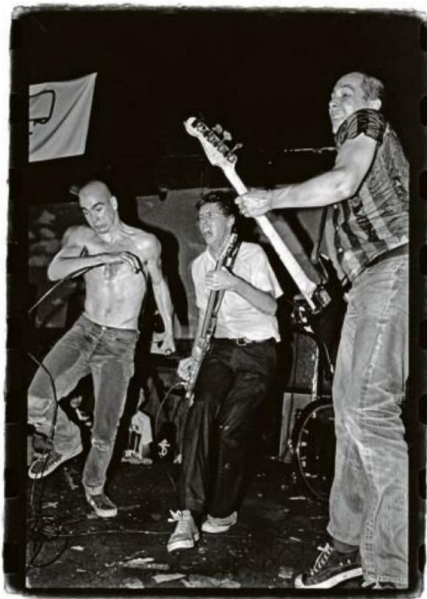
J'ai pris des cours de photo au collège, mais sans aucune convic-

tion. Je l'ai fait parce que je devais prendre une option artistique. La plupart des gamins avaient des appareils 35 mm, moi j'avais juste un Instamatic pourri. J'ai eu des notes très médiocres. Pas à cause de l'ap-



Glen E. Friedman à Santa Monica (Californie), en 1976.

Le photographe publiera sa première photo à l'âge de 14 ans. PHOTO HUGH HOLLAND



Black Flag sur scène à Orange (Californie), en 1981.

PHOTO GLEN E. FRIEDMAN

Suite de la page 21 passionnés. Mon but c'était de fournir aux artistes de bonnes photos, parce qu'ils n'étaient pas assez bien représentés. Vous vous souvenez de la pochette du premier Run-DMC? Une photo horrible! En la voyant, je me suis dit: ce groupe mérite mieux que ça. Idem avec Suicidal Tendencies. Ils avaient tout pour devenir un groupe dingue, mais ils maîtrisaient mal leur image. J'ai fait leurs photos, je les ai conseillés et je me suis retrouvé à produire leur premier album en 1983. Plus tard, le label Def Jam dont je photographiais les groupes a voulu que je devienne leur représentant officiel sur la côte Ouest... J'étais juste un étudiant et je me retrouvais d'un coup photographe, manager, producteur, attaché de presse... Tout se faisait simplement, spontanément, «au niveau de la rue» comme on dit. Même avec les skateurs de Dogtown à mes débuts, il a fallu qu'un respect mutuel s'installe. Ils venaient d'un coin de la ville, moi d'un autre. J'ai dû m'intégrer au groupe, faire mes preuves. Ils étaient sans pitié. Ils m'ont charrié pendant longtemps avec mes cheveux bouclés et mon grand nez, avant de me respecter pour mon boulot. Et de rester des amis proches et fidèles, jusqu'aujourd'hui.

Ils sont d'ailleurs le sujet du film que vous êtes venu présenter à Paris, A Look Back: Dogtown & Z-Boys.

Stacy Peralta des Z-Boys, qui a réalisé en 2001 le documentaire *Dogtown & Z-Boys*, a fait un super job. Un film de fiction était en chantier [Les Seigneurs de Dogtown de Catherine Hardwicke, sorti en 2005, ndr] et il tenait absolument à faire quelque chose de plus authentique, avec les vrais protagonistes. Le docu est sorti mais tous les gens qui y ont participé, absolument tous, se sont plaints d'un truc. Stacy avait oublié ceci, était passé trop vite sur ça... Il faut savoir que certains de ces mecs ne sont jamais revenus de 1975, ils sont toujours là-bas. C'était une période très intense. J'ai donc eu l'idée de faire cette suite. Initialement, mon idée était de faire une série

«Les skateurs et les punks d'aujourd'hui doivent se faire photographier par les gens de leur âge, leurs proches, leurs amis.»

d'entretiens audio. Et puis des gens se sont intéressés au projet, ont voulu investir, et c'est devenu un documentaire. Ce n'est pas le début d'une nouvelle carrière, c'est juste arrivé comme ça. Je dis ça parce que je suis en train d'en faire un autre, beaucoup plus conséquent, basé sur mon premier recueil de photos, *Fuck You Heroes*. Je suis retourné interviewer les protagonistes du livre, pour leur demander pourquoi ils continuaient à inspirer les gens, pourquoi les gamins continuaient à skater et à monter des groupes punks en 2021? Contrairement à *A Look Back* qui est davantage un petit bonus, celui-ci sera un vrai film. Tout le monde y sera, du moins ceux qui sont encore en vie

– Black Flag, Fugazi, les Beastie Boys, Ice-T, Public Enemy... Et il y aura aussi des gens que j'ai photographiés plus tard comme Pussy Riot. A ce stade, on a 40 interviews en boîte sur 45. Si le Covid ne s'invite pas de nouveau à la fête, ce sera probablement bouclé cet hiver. **Dans les textes de *Fuck You Heroes*, vous disiez avoir l'impression que quelque chose s'était brisé en musique au début des années 90.**

Il y a un groupe qui, pour moi, a symbolisé ce changement: le Wu-Tang Clan. Je les ai découverts avant qu'ils ne sortent leur premier album via un «street CD», un de ces CD autoproduits que les rappeurs vendaient dans la rue à New York,

IMAGES!

sur un petit stand ou depuis le coffre d'une voiture. J'ai très vite réalisé qu'ils allaient révolutionner le rap. Faire à Public Enemy ce que Public Enemy avait fait à Run-DMC: monter sur le trône, tout rafler, changer les règles du jeu. Assez logiquement, je me suis dit: il faut que je les prenne en photo. Mais pour la première fois, les choses se montraient terriblement compliquées. Il fallait passer par des managers, des managers de managers, des cousins, des mythomanes qui les connaissaient à peine et se faisaient passer pour des membres du staff. C'était ridicule, époussant. C'est là que je me suis dit: ok, c'est fini pour moi. Je ne veux pas devoir courir après les gens, leur baisers les pieds pour pouvoir les prendre en photo. Qu'on ne sache pas qui je suis, qu'on ne connaisse pas mon boulot, je m'en fous. Mais il doit y avoir un respect mutuel. Là, j'ai senti qu'il n'y en avait plus. Et c'est très vite devenu la norme. Les groupes de rock alternatif qui cartonnaient à la même époque se sont mis à se comporter comme des rock stars, même quand ils n'en étaient pas – juste parce qu'on leur faisait croire. L'ambiance avait changé. Et j'ai décidé de passer à autre chose.

Mais vous êtes resté malgré tout très présent par le biais de vos photos qui continuent à être utilisées, exposées...

Oui, on m'appelle régulièrement pour participer à des documentaires, utiliser une photo ou acheter un tirage. Et puis, il y a mes livres bien sûr. Je n'ai jamais cessé d'en faire, pour une raison simple: ils touchent les gens. Partager un moment, une

milliseconde durant lequel j'ai ressenti une excitation incroyable et pouvoir faire ressentir cette même excitation à des gens qui vivent à l'autre bout de la planète, qui n'étaient pas nés quand c'est arrivé, ça, c'est fantastique. Le prochain, qui sortira au printemps 2022, est entièrement consacré à Black Flag. Il y aura toutes les photos que j'ai prises du groupe, et 80% sont totalement inédites. Certaines ont déjà été publiées dans *My Rules*, *Fuck You Heroes* ou *Get In The Van*, le journal de tournée d'Henry Rollins, mais ça représente 40 photos tout au plus. Là, on parle de 350 images. Je vais aussi mettre en vente pour la première fois des tirages de mes photos à un prix abordable, en impression glacée, limités à 500 exemplaires chacun. Cette vente servira à financer une série d'expositions qui aura lieu en Europe, aux Etats-Unis et au Japon tout au long de l'année 2022. Ce sera disponible sur mon site fin octobre.

Vous continuez à prendre des photos aujourd'hui?

Quand je sens qu'il se passe autour de moi quelque chose d'intéressant, oui, je vais chercher mon appareil. Mais pas comme je le faisais dans les années 70, 80 ou 90. On me demande souvent: «Pourquoi est-ce que vous ne photographiez pas les jeunes skateurs? Les nouveaux groupes?» Mais ce n'est pas mon boulot, c'est aux gamins de faire ça! Moi, j'ai photographié mes amis, ma génération, mon époque. Les skateurs et les punks d'aujourd'hui doivent se faire photographier par les gens de leur âge, leurs proches, leurs amis. Celles et ceux qui croient en eux, intensément, profondément. Vous allez, comme moi, aux concerts punk quand vous aviez 15, 20, 25 ans. Et comme tout le monde, vous n'aimez pas voir de vieux mecs de 50 ou 60 ans rôder dans la salle, pas vrai? «Qu'est-ce que c'est que ces creeps? Qu'est-ce qu'ils foutent là?» Je n'ai pas envie de devenir un de ces types. Si j'étais persuadé que je faisais quelque chose d'important, je continuerais. Mais je n'ai rien à apporter qui soit à ce point important. Un gamin qui shoote les gens de son âge, même s'il n'a pas ma technique ou mon expérience, sera meilleur que moi. Parce qu'il aura envie de mettre le feu. ◀

Série limitée d'impressions glacées disponibles fin octobre sur burningflags.com
WHAT I SEE, THE BLACK FLAG PHOTOGRAPHS OF GLEN E. FRIEDMAN
à paraître le 4 avril 2022.
A LOOK BACK: DOGTOWN & Z-BOYS de GLEN E. FRIEDMAN.



Les Beastie Boys, en 1992. Pochette de l'album *Check Your Head*. PHOTO GLEN E. FRIEDMAN